

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat,
partie XXI - XXV

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 176-182

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Mémoires d'un chien

(Recueillis par M. Manquat)

XXI

Un gendarme, un chien et une course de fond

Les poubelles que les ménagères commençaient à sortir sur les trottoirs n'étaient pas mal garnies. Dommage seulement que les ménagères ne sachent pas faire leurs poubelles. Elles y fourrent tout en vrac, les os avec du papier, les vieilles boîtes de conserves avec les chiffons sales et les souliers hors d'usage. Elles se plaignent que nous les flanquions souvent par terre, leurs boîtes à ordures. C'est leur faute. Si elles prenaient soin de mettre au fond les objets non comestibles, et au-dessus, ce qui peut se manger, nous les viderions très proprement. Mais allez donc faire comprendre ça à des femmes, qui pourtant se croient intelligentes.

Nous nous trouvions au coin d'une rue plane sur laquelle débouchait une autre rue en forte pente. Nous avons exploré de fond en comble une poubelle, après en avoir étalé le contenu sur la chaussée. Mon copain, croyant en avoir tout épuisé, venait de me quitter pour s'attaquer à la poubelle suivante, quand j'aperçus un paquet de papier gris gras entouré d'une ficelle, dans lequel je flairai un os. Naturellement, je ne voulus pas laisser ce bon morceau. Avec mon museau et mes pattes de devant, je me mis à essayer d'ouvrir ce paquet, et, sans y prendre garde, ce faisant, je reculais peu à peu dans la rue. Tout à coup, j'entends un bruit singulier, J'ai juste le temps, ayant levé les yeux, de me jeter en arrière pour éviter un vélo qui descendait à fond de train sur moi. L'espèce de grand gaillard qui était sur ce vélo, surpris par mon geste, essaye de se détourner, mais son changement de direction est sans doute trop brusque, il dérape et... patatras !... il s'étale de tout son long. Pas gravement blessé, il se relève furieux, me lance une bordée d'injures,

prend à témoin le public qui l'a entouré rapidement que c'est à cause de cette sale rosse que je suis qu'il a « failli se casser la gueule ». Je m'excuse de citer. Je trouve bizarre qu'un homme parle de sa gueule ; je croyais que ce terme était réservé pour désigner chez les seuls animaux ce que les Deux-Pattes appellent d'ordinaire leur bouche. Un agent de police étant survenu, l'accidenté renouvelle ses accusations contre moi. Le policier se lance à mes trousses, car je n'ai pas besoin de vous dire que je n'avais pas tardé à prendre du champ. Cet agent était un jeune homme, et je lui rends cette justice que, comme on dit, en matière de course à pied, il en mettait un coup. Je le sentais s'approcher de plus en plus de moi. Pourtant, moi aussi j'en mettais un coup, je vous prie de le croire. Des badauds assistaient, très intéressés, à cette course de fond. A un moment, deux pâles voyous, la cigarette collée au bec, devant qui nous passions en quatrième vitesse, échangèrent leurs impressions à notre sujet :

— Vise un peu, Gégène, dit l'un à son camarade, vise un peu le flic qui dispute le Grand Prix avec un klebs !

Je ne compris pas bien cette remarque saisie au vol. Je pense que ce garçon voulait dire : « Regarde un peu ce policier qui court derrière un chien. » N'empêche que quoique ces deux drôles n'étaient pas des amis des chiens (je l'ai bien senti au passage), cette réflexion de l'un d'eux m'a sauvé la vie. Je dis *sauvé la vie*, et on verra que je n'exagère pas.

En entendant ce que disait le camarade de Gégène, l'agent s'arrête net comme s'il avait rencontré un mur. Il fait un demi à gauche et saute sur mes gaillards. Ce qu'il leur a dit ou fait, je l'ignore, car, bien entendu, je ne m'attardai pas à écouter leur discussion. Je continuai à courir du côté de la ville, m'engageant dans un dédale de rues propre à dépister le policier s'il lui prenait fantaisie de continuer de me poursuivre. Je m'arrêtai enfin pour souffler. Mais j'étais perdu. Je repris ma marche au hasard, me demandant ce que j'allais faire. Et voici que, débouchant dans une grande artère, qui aperçois-je soudain ?... Mon vénéré maître, Monsieur Pépin-Mépié lui-même, allant tête baissée, distrait à son ordinaire.

Je m'élançai et lui saute, j'allais dire au cou. Non, je

lui saute aux mains que je lèche avec tendresse. Un instant stupéfait et même, je crois, un peu effrayé, M. Pépin-Mépié me reconnaît et se met à me prodiguer des tendresses presque égales aux miennes. Quel brave Bipède !...

— Comment, me dit-il, c'est toi, mon petit Black ?... Mon bon chien !... Enfin je te retrouve !...

Et des choses, et des choses...

Il me prend dans ses bras et aussitôt, s'en retourne à la maison.

XXII

Tendresses

Arrivé dans le vestibule, mon maître me pose à terre et se met à crier :

— Bobonne !... Ernestine !... Venez vite !... Black est retrouvé !... J'ai retrouvé Black !... Venez vite !...

Ernestine jaillit la première de sa cuisine, tout émue :

— Il est revenu !... Il est retrouvé !... Bonjour, Black ! Oh ! le bon chien-chien !

Puis c'est la patronne qui descend l'escalier quatre à quatre :

— Comment ? Il est retrouvé ?... Bonjour, mon petit Black.

Elle aussi m'appelle son petit Black, pensai-je, bon, ça colle...

Et tous les trois me flattent de la main en ne cessant de me couvrir de paroles affectueuses, parlant en même temps, de sorte que je demeure un peu hébété. Jusqu'à Coco qui se met à rouler :

— La ferrme !... Allô !... Allô !... La ferrme !

Seul Pouf ne se montre pas. Pouf déteste le vacarme, même le vacarme de sympathie.

M. Pépin-Mépié explique comment il m'a par hasard rencontré, combien il en fut heureux, et combien moi-même, en chien fidèle, j'ai témoigné de joie de le revoir. Et il ajoute :

— C'est une chance que je l'ai retrouvé ; car pendant que je le rapportais dans mes bras, un agent de police m'a demandé si ce chien m'appartenait, rapport, disait-il,

qu'il y a des cas de rage signalés en ville, et qu'il avait ordre d'arrêter tous les chiens errants et de les conduire à la fourrière.

Brrr ! pensais-je, à la fourrière ! Une piquûre, et j'étais moissonné à la fleur de l'âge.

Ainsi j'ai échappé de justesse à la fourrière. Décidément je crois qu'il vaut mieux que je reste dans la famille Pépin-Mépié que de faire du footing. Et puis ici on est nourri et on dort au chaud.

Toute cette journée fut pour moi un enchantement, Ernestine ne cessait pas de me caresser et de me bourrer de sucre et de gâteaux. Ma patronne ne fit aucune allusion pénible à sa chemise de nuit et au caleçon de son mari. Pouf me témoigna, quoique discrètement, son plaisir de me revoir. Quant à Monsieur Pépin-Mépié, c'était de la tendresse qu'il me témoignait. Il obtint de sa femme que, pour une fois, je reste à la salle à manger pendant le repas de midi.

Durant tout ce déjeuner, il ne parla que de moi, raconta une fois de plus à Léontine (Léontine était arrivée à midi, car c'était samedi) comment il m'avait retrouvé et multiplia les histoires de chiens célèbres. J'en ai retenu quelques-unes.

XXIII

De Pascal à Pouf

D'abord j'ai appris que le chien date de la plus haute antiquité. Et aussi qu'un nommé Pascal a dit : « Plus je vois les hommes, plus j'aime mon chien. » Et qu'un soldat d'un certain Napoléon a dit : « Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien. » Et qu'un Monsieur, qui s'appelait Alcibiade, a fait couper la queue de son chien pour se faire remarquer (j'espère que Madame Pépin-Mépié n'en fera pas autant avec moi, mais je me méfie). Et puis il paraît que plusieurs chiens sont morts de désespoir, pour avoir vu mourir leur maître, par exemple Suzon, chienne du Roi d'Angleterre Georges V qui, lorsque celui-ci eut rendu l'âme, refusa toute nourriture. Bref, ce fut parfait et si j'avais été porté à des sentiments d'orgueil... mais je ne le suis pas.

Le soir j'ai enfin retrouvé mon vieux Pouf. Je lui ai expliqué ma fugue.

— Mon pauvre Black, m'a-t-il dit, tu es un ingénu. Comment !... Tu déchires les vêtements de nos patrons, et tu laisses sur place les preuves de ta culpabilité ! ... Tu n'y entends rien. Moi, je me suis confectionné une couchette confortable avec une paire de gants de la mère Pépin, une paire de chaussettes de son mari et une layette d'un des petits Jujule Pépin, tous objets en laine pure. Tu pourras la contempler au grenier, dans le coin, à gauche. Personne n'y a rien vu. Et quand la vieille s'est aperçue de la disparition de ses frusques, pas un instant elle ne m'a soupçonné. C'était du travail bien fait qui n'a pas laissé de traces.

Il a raison, Pouf. Mais moi, hélas ! je ne sais pas dissimuler, je suis trop honnête.

XXIV

« Fais le beau ! »

Une après-midi, il pleuvait à verse : une de ces pluies, comme on dit, à ne pas mettre un chien dehors. J'étais, bien entendu, resté à la maison. Mademoiselle Léontine aussi. Par manière de distraction, elle me dit :

— Black, je vais compléter ton éducation.

Et, se plantant devant moi, elle me cria :

— Fais le beau !

Je ne compris pas ce qu'elle me demandait. Et, pour lui témoigner ma sympathie, je multipliai les amabilités à son égard, frétilant autour de sa personne, essayant de lui lécher les mains, etc..

— Non, pas ça, répétait Mademoiselle Léontine ; fais le beau !... fais le beau !... Me l'eût-elle répété cinq cents fois, je n'aurais pas été plus éclairé sur ses intentions à mon égard.

A la fin, agacée, elle me saisit les deux pattes de devant et tenta de me dresser. Naturellement je résistais, et aussitôt qu'elle me lâchait les pattes, je retombais dans ma position normale, humilié d'ailleurs d'entendre ma charmante jeune maîtresse murmurer :

— Ce qu'il est idiot, tout de même, ce qu'il est idiot !

En fin de compte, elle passa à la salle à manger et en revint avec plusieurs morceaux de sucre.

— Il y a du bon, pensai-je.

Mais au lieu de m'offrir du sucre, Mademoiselle Léontine en prit un morceau dans sa main droite et le tenant très élevé au-dessus de ma tête, ordonna :

— Tiens, attrape !...

Je bondis dans l'espace et cueillis le sucre que je me hâtai de croquer. Après un instant de surprise, Mademoiselle Léontine reprit un autre morceau de sucre et le maintint très haut au-dessus de moi. Je me dressai, bavant de désir.

— Très bien ! dit Mademoiselle Léontine.

Mais elle n'abaissa pas le sucre. De sorte que je fus forcé de me maintenir debout comme un Deux-Pattes.

— Très bien, très bien, répétait ma maîtresse.

Très bien peut-être, mais rudement fatigant, cet exercice-là !

XXV

Morceaux de sucre et grains de sel

Ce jour-là elle eut beau faire, elle n'obtint de moi aucun résultat qui la satisfît. Mais elle se passionna à ce jeu, et, dès le lendemain, le reprit, d'autant plus que le lendemain il pleuvait encore. Mais comme ce jour était un dimanche, son frère, la femme dudit et leurs mioches nous apportèrent leur collaboration, Je me rendis compte à quel point les Deux-Pattes manquent de méthode. Car Mademoiselle Léontine, Jujule, Fifine, Toto et Dédette, chacun son morceau de sucre à la main, avaient entrepris en même temps de me faire dresser sur mes pattes de derrière. De sorte que, sollicité de cinq côtés à la fois, je ne savais plus où donner de la tête. Heureusement pour moi, Toto et Dédette surtout, petits de taille, ne pouvaient pas lever le sucre assez haut pour que je ne le saisisse sans grand effort. Il en résulta d'abord une consommation si excessive de cette délicieuse denrée que la patronne intervint en déclarant qu'elle refusait d'en faire les frais. D'où les enfants furent priés de renoncer à cet exercice, et comme il les amusait fort, ils se mirent à crier, hurler,

trépigner. Gémissant comme si on leur avait arraché la peau du ventre, ils répétaient :

— Je veux donner du su-sucre au chien-chien.

Il fallut mobiliser Ernestine pour les entraîner s'amuser dans la cuisine. La situation ne s'améliora pas. Car Jujule tenant le sucre au-dessus de sa tête, je ne me donnai pas la peine inutile d'essayer de l'attraper. Fifine, elle, le mettait à peu près à ma portée ; mais quand je m'élançais, effrayée, elle reculait en le lâchant, ce qui me permettait de le ramasser aussitôt à terre. Le résultat de ces comportements fut que Mademoiselle Léontine s'énerva et expliqua à son frère et à sa belle-sœur qu'ils n'entendaient rien à mon éducation acrobatique. Fifine vexée de cette remarque se retira du jeu qu'elle décréta idiot ; Jujule, plus vexé encore et prenant moins de précautions verbales avec sa sœur, prétendit démontrer à celle-ci qu'étant plus âgé qu'elle, il possédait une expérience plus avertie, et que, marié et père de famille, habitué donc à élever des enfants, lui il savait mieux dresser un chien qu'une célibataire. Mademoiselle Léontine répliqua qu'il suffisait d'observer Toto et Dédette pour se rendre compte que la pédagogie de leur père laissait à désirer. Cela finit par des paroles aigres-douces, d'ailleurs plus aigres que douces... Et mon éducation à moi n'avança pas. Mais Mademoiselle Léontine est tenace.

Le samedi suivant, elle reprit ses tentatives à mon sujet. Et peu à peu j'en vins à associer dans ma mémoire ces mots « Fais le beau » et le geste de me dresser sur mes pattes de derrière, Cela demanda bien quatre ou cinq samedis. Dommage seulement que lorsque je fus bien entraîné à ce sport, Mademoiselle Léontine ne récompensa plus mes efforts par du sucre, ce que je ne saurais trop regretter. Madame Pépin-Mépié ne manqua pas d'exhiber mon nouveau talent à ses réceptions du mercredi en me qualifiant pour tout potage de chien savant.

(A suivre)

BLACK